Le raid

Autor(en): **Altermath, Pierre-G.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **129 (1984)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-348618

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le raid

par le capitaine Pierre-G. Altermath

20 000 spécialistes

Plus de 20 000 combattants spécialement équipés, instruits et destinés à des engagements sur les arrières, voilà ce dont dispose le PAVA en Europe. Ces éléments se retrouvent dans trois types de formation:

— **les forces d'assaut aéroportées**; elles doivent assurer la continuité dans l'offensive et le maintien d'un rythme rapide;

— **les compagnies de reconnaissance à long rayon d'action**; leur rôle ne se limite pas à l'observation passive, mais comprend aussi une part offensive;

— **les brigades de diversion**; engagées sous la forme de petits groupes d'action, leur cahier des charges s'étend de la subversion à la désorganisation.

Pour être complet, il convient d'ajouter, à tous ces spécialistes, les troupes conventionnelles transportées sur nos arrières dans le cadre d'assauts héliportés ou engagées dans des raids d'importance locale et tenir compte de la collaboration et de l'activité probables d'une cinquième colonne.

Une telle multitude d'engagements possibles dans la profondeur de nos dispositifs nous apparaît redoutable. Et pourtant, cette menace se présente, dans nos exercices, sous la forme anodine d'une petite phrase perdue à la fin des situations générales. Parfois même, quelques marqueurs pas trop méchants ni trop efficaces font acte de présence.

Dans ces conditions, on a de la peine à se dégager de l'impression pénible que cette menace est partiellement sous-estimée chez nous, au moins au niveau de la troupe. Tentons donc d'analyser ce problème et voyons quelles parades nous pouvons lui opposer.

Le recours à l'Histoire va nous aider à définir les caractéristiques de ce genre d'actions. Si l'engagement des explorateurs ou des parachutistes nous est familier, n'oublions pas que ces fameuses brigades de diversion, nouvellement apparues dans les organigrammes du PAVA, ne sont que la copie conforme, ou presque, des formations Brandenburg allemandes créées au début de la Deuxième Guerre mondiale.

Les objectifs possibles

Les buts impartis à de telles actions sont légion.

— Détruire un objet (aérodrome, dépôt, radar, PC, fusées nucléaires, etc.).

Avril 40. Un commando d'Allemands, déguisés en touristes, franchit la frontière belge et se perd dans la population. L'un des hommes,

ayant pris un emploi chez un électricien, est envoyé dans une centrale militaire de transmission pour effectuer une réparation. Il en profite pour y faire pénétrer tout le détachement. Comme l'invasion vient de débuter, la confusion considérable permet aux saboteurs de neutraliser l'important nœud de communications de Stavelot.

— Paralyser le commandement.

Août 45. Engagé dans la conquête de la Mandchourie, le commandement russe lance des groupes d'assaut aéroportés d'une quarantaine d'hommes dans le but de provoquer un maximum de désorganisation. En même temps, de petits détachements de sabotage et de diversion atteignent les ports de la Corée du Nord. Il en résulte panique et confusion chez des chefs japonais.

— Couper des voies de communication ou de soutien.

Août 42. Trois commandos Brandenburg, de 15 hommes chacun, s'infiltrent, en bateau puis, sur plus de 200 km, à pied, en Carélie. Ils réussissent à effectuer quatorze sabotages sur la ligne de chemin de fer de Murman, interrompant ainsi la logistique russe, puis s'exfiltrent.

— Préserver un objet de la destruction (pont, gare, usine, tunnel, etc.).

Août 39. De nombreux Allemands, déguisés en mineurs, ouvriers ou employés, franchissent la frontière polonaise, avant le déclenchement des hostilités, et parviennent à empêcher de multiples destructions le jour de l'invasion.

— Enlever ou assassiner un commandant.

1941. Le général von Schobert, commandant d'un groupe d'armées germano-roumain, tombe sous les balles d'un commando russe.

1942. Une tentative anglaise d'assassinat de Rommel échoue.

1944. Eisenhower échappe à un attentat allemand, Tito à un enlèvement.

1945. Le commandant du 5e CA allemand se fait tuer par un groupe d'Américains.

— Voler un objet.

Février 42. Parachuté sur la côte normande, un commando anglais, dont les armes sont équipées de silencieux, parvient à enlever une station radar allemande, ses servants, et à repartir par mer.

— Tromper l'adversaire.

Octobre 42. De nombreuses patrouilles de la Wehrmacht s'infiltrent dans le dispositif russe pour des raids profonds de huit à dix jours. L'activité intense ainsi déployée provoque incertitude et confusion chez l'ennemi et l'amène à retirer ses lignes.

— Faire des prisonniers.

Décembre 43. Les Russes capturent des prisonniers en procédant comme suit: deux groupes pénètrent dans les lignes adverses et enlèvent des sentinelles, un troisième groupe de recueil assure le repli.

— Occuper une portion de terrain.

Avril 40. Des parachutistes allemands, renforcés par de l'infanterie aérotransportée, prennent, en peu de temps, les quatre aéroports norvégiens malgré une résistance acharnée.

— Neutraliser un gouvernement.

Mai 40. Deux divisions allemandes aérotransportées en Hollande, afin de s'emparer d'une multitude d'objectifs, entre autres du gouvernement, doivent tenter de briser la résistance avant l'attaque terrestre. Succès partiel.

Cette énumération, loin d'être exhaustive, donne cependant une idée du nombre élevé de cibles intéressant ce genre d'actions. Elle montre aussi que de tels objectifs se rencontrent partout chez nous.

La préparation

La recherche de renseignements joue, bien évidemment, un rôle considérable, car d'elle va dépendre le type de préparation. Elle peut s'effectuer dans trois situations.

a) Avant le conflit.

1939. De nombreux Allemands préparent leurs engagements en visitant les ouvrages du Rhin en civil.

Aujourd'hui, si vous additionnez les camions espions chargés de matériel électronique en fonction et sillonnant l'Europe, les avions étrangers qui se perdent dans notre ciel, les touristes tchèques arrêtés dans nos Alpes avec l'emplacement de fortifications sur leur carte, les commandants de formations blindées reconnaissant leurs axes d'attaque déguisés en chauffeurs de trains routiers, ou encore des étrangers accomplissant certaines de nos écoles de recrues sous de fausses identités, vous constaterez que ce genre de travail se poursuit inlassablement.

b) Avant l'action. Il s'agit, ici, de récolter les informations nécessaires entre la réception de la mission et le déclenchement de l'action.

Pendant les quatre jours précédant le raid d'Entebbe, on voit le SR israélien se lancer dans une folle course contre la montre afin de rassembler le maximum de renseignements. Il parviendra ainsi à retrouver les ingénieurs qui ont construit l'aéroport ougandais et harcèlera de questions le premier groupe d'otages libérés à Paris.

c) Pendant la mission. De nombreux commandos partent à l'aventure avec les coordonnées du but et quelques informations imprécises. Le plan de combat prend forme pendant la progression ou au contact de l'objectif au gré des renseignements recueillis.

Il découle de cet état de fait deux types de préparation.

1. La préparation détaillée. Le plan de combat arrêté avant le départ, les hommes peuvent s'entraîner jusque dans les plus petits détails.

Entebbe. La préparation fait appel à un grand nombre de photos, plans, témoignages, et des maquettes facilitent l'instruction.
Eben Emael. L'engagement de 70 parachutistes allemands, sur le fort belge tenu par 1500 hommes, découle également de l'étude d'une foule de documents. Des fortins ressemblant à l'objectif serviront à préparer les hommes. Résultat: malgré un rapport des forces de un contre vingt, l'objectif tombe après un jour de combat.
Gran Sasso. Une forte garnison italienne retient Mussolini prisonnier dans la station supérieure d'un téléphérique, véritable nid d'aigle réputé imprenable. Un groupe de paras allemands va réussir l'impossible en se posant, en planeur, au sommet de la montagne. Cette action découle non seulement d'une documentation fournie, mais aussi des résultats de reconnaissances aériennes ainsi que de l'avis de l'un des meilleurs spécialistes de météorologie du Reich qui va préciser l'heure et le jour les plus favorables.

Il est intéressant de constater que, si le taux d'échec, lors d'engagements préparés avec autant de soin, se situe à un faible niveau, seule une minorité de raids put bénéficier d'une telle base.

2. La préparation improvisée. Le manque de temps ou d'informations ne permettant pas une préparation détaillée, la planification se limite à l'acheminement des commandos vers l'objectif selon le principe: on avance et on voit. Il est clair qu'une méthode aussi aléatoire nécessite, de la part des hommes, audace, initiative, opportunisme et chance. Et pourtant, ce procédé conduisit maintes fois au succès.

Mai 40. Les Brandenburg qui doivent empêcher la destruction des ponts dans la région du Rhin établissent leur plan dès que le dispositif adverse apparaît ou qu'une occasion se présente.

Kolwesi. La préparation du raid français se déroule dans une ambiance sidérante d'improvisation, de contre-ordres, de pannes techniques, d'imprévus et de manque d'informations sur l'ennemi. On connaît pourtant le résultat.

Solution répertoriée le plus fréquemment, les raids préparés d'une façon improvisée doivent surtout leur succès aux carences des dispositifs défensifs.

Autre aspect de la préparation: le choix de la troupe. En effet, ces engagements se singularisent par la présence de combattants spécialement motivés. Les raisons abondent.

— L'importance de l'enjeu est ressentie par chacun.

— Il s'agit de défendre des privilèges divers.

Les hommes des brigades de diversion soviétiques reçoivent une solde quinze fois supérieure à celle des autres troupes.

— Le sentiment d'appartenir à une formation d'élite et le port de l'uniforme correspondant imposent un certain comportement.

— La préparation idéologique a été spécialement poussée.

— Une relation particulière unit le soldat à l'action.

Les Israéliens choisirent, pour l'affaire d'Entebbe, des parachutistes ayant des parents ou des connaissances parmi les otages.

En plus de cette motivation, ces hommes bénéficient toujours de l'avantage considérable que représente le rôle du chasseur sur sa proie. Ils savent quand et où ils vont frapper, ils peuvent concentrer leurs forces et leur influx sur ce moment précis.

Voilà des raisons de plus pour ne pas sous-estimer cette menace.

Le facteur temps

L'engagement de forces mécanisées présuppose la libre disposition des nœuds routiers importants ainsi que des ponts et tunnels essentiels. Connaissant aussi cette lapalissade, les défenseurs veillent à ce que ceux-ci ne tombent pas intacts aux mains de l'ennemi. Cela explique l'importance considérable que revêtent les engagements préventifs, c'est-à-dire déclenchés avant le début de la guerre ou avant les premiers mouvements.

Les invasions de la Pologne, de la Belgique ou de la Hollande furent précédées par l'envoi de très nombreux détachements qui occupèrent, parfois bien avant le début des hostilités, des objet importants.

L'opportunité de ce genre de procédé n'est pas remise en cause aujourd'hui, de multiples publications étrangères en témoignent.

En fait, l'attaquant se trouve toujours placé devant un choix, car:

a) Ou bien il lance son opération très tôt, bénéficiant d'un effet de surprise optimal, mais court le risque de voir son succès compromis par une réaction adverse énergique.

Novembre 42. Une section allemande de 31 hommes s'empare d'un pont sans problème. L'avant-garde tardant à arriver, l'ennemi contre-attaque violemment, reprend l'objet et le détruit.

b) Ou bien il arrive trop tard et tombe sur une défense alertée ou sur des ouvrages détruits préventivement.

Mai 40. De nombreux ouvrages minés belges et luxembourgeois explosent sous les yeux des commandos allemands.

c) Ou bien la situation tactique évolue et l'objet devient inutile.

Un groupe de paras allemands vient de prendre un pont. Après une longue attente, le chef de section apprend, par radio, qu'un changement de la direction de marche rend désormais ce passage inutile. Le lieutenant se fait tuer en tentant de décrocher.

Comme on peut le constater, le choix du moment n'est ni évident ni secondaire. Précisons encore qu'en 1940, certains détachements disposaient d'une avance de trois heures pour occuper des ponts distants d'une dizaine de kilomètres, et cela avec une préparation improvisée.

Impossible de clore ce chapitre sans évoquer un cas exceptionnel.

Août 39. L'ordre d'attaque de la Pologne vient d'arriver et déclenche une série d'opérations spéciales. Quelques heures plus tard, un différend avec Mussolini amène Hitler à reporter l'invasion. Affolement dans les états-majors pour qui il s'agit de rappeler les commandos déjà en mouvement. Tous parviennent à être atteints. Enfin presque, parce qu'une compagnie ne répond pas aux appels radio.
Poursuivant sa mission, celle-ci franchit la frontière polonaise dans la nuit, occupe un tunnel ferroviaire important au col du Jablunka, prend une petite gare, fait un grand nombre de prisonniers et attend tranquillement l'avant-garde, fière de son travail.
Le jour se lève et rien ne se passe, aucun bruit de combat, aucune liaison. Les Allemands commencent à s'inquiéter, les prisonniers polonais à s'agiter, si bien que le commandant d'unité décide d'envoyer une locomotive vers l'ouest à la recherche d'informations.
Soudain, le radio qui a enfin rétabli la liaison apprend que l'attaque a été reportée, que par conséquent le commando n'a rien à faire en Pologne, que le commandant doit se débrouiller tout seul et qu'il ne sera, en aucun cas, couvert.
Vous voyez le problème.
Eh bien, aussi incroyable que cela paraisse, la compagnie parviendra à décrocher et à s'exfiltrer sans trop de casse.

Comme quoi tout est possible.

L'approche

Une appréciation sérieuse de la menace ne saurait ignorer les différentes techniques d'approche. Celles-ci doivent éviter, à tout prix, une alarme prématurée de la défense.

L'infiltration pédestre, avec ou sans déguisement, est une pratique courante. Les colonnes de réfugiés ainsi que des troupes se repliant dans le désordre offrent des camouflages efficaces.

Autre possibilité, l'approche motorisée observée surtout dans le nord de l'Afrique, puis en Italie avant que les fronts ne se solidifient. Le recours à des véhicules civils, très opportun avant le déclenchement des hostilités, a été pratiqué en Pologne.

L'ennemi peut emprunter la voie des airs, planeurs, hélicoptères, avions, parachutes; les exemples ne manquent pas.

1940. L'engagement d'hydravions permet de déposer des commandos au centre de Rotterdam, à proximité immédiate des ponts à prendre.

N'oublions pas, finalement, les sous-marins, canots d'assaut, chalands ou nageurs de combat. Comme on le voit, l'arsenal regorge de moyens divers.

Septembre 44. Des plongeurs allemands s'infiltrent, à la nage, dans les lignes alliées en emportant des torpilles qu'ils vont tenter de fixer aux ponts de Nimègue. Des bancs de sable non signalés et une défense attentive feront échouer partiellement cette tentative.

Mais, surtout, pensons toujours à associer, à toutes ces techniques d'approche, la menace permanente d'une cinquième colonne installée sur place et guettant le moment propice pour jeter le masque.

Les civils

Le contact ou la collaboration avec des civils, qu'ils soient partisans, collaborateurs ou autres, est parfois indispensable. C'est le cas dans les circonstances suivantes.

— Les renseignements disponibles ne suffisent pas.

Deux officiers anglais décident, pour occuper leur congé, d'enlever un général allemand. Disposant de l'appui du commandement et d'informations fort succinctes, ils contactent, dès leur arrivée en Crète, la résistance locale qui leur fournira les renseignements et l'aide nécessaires. Cette incroyable aventure réussira pourtant.

— La présence d'un guide s'impose.

1939. Des commandos allemands franchissent la frontière polonaise avec l'aide de contrebandiers.
Entebbe. Il semblerait que les Israéliens aient bénéficié de l'aide de quelques otages libérés à Paris et ayant accepté de repartir en Ouganda comme guides.

— Il faut recourir à un interprète, pratique courante.

— Le travail requiert l'aide de collaborateurs.

1943. Le sabotage d'une usine d'eau lourde norvégienne, par des Anglais, nécessita un long travail de préparation. En effet, une observation sérieuse de l'objectif ne dévoila qu'un seul point faible, un train approvisionnant la fabrique en eau lourde. Le chef du commando décida de mélanger un explosif à ce liquide puis de faire exploser le tout à l'intérieur de l'usine. Ainsi, un échantillon d'eau lourde sera subtilisé et envoyé en Angleterre où un produit déstabilisateur sera fabriqué et expédié en Norvège. Celui-ci prendra alors le chemin de la Suède, car seul le passage de cette frontière offre une possibilité de le déverser dans les wagons-citernes. Finalement, un petit sabotage arrêtera le train bien gardé à quelques kilomètres de l'usine, juste le temps nécessaire à la fixation des détonateurs.
L'usine sera partiellement détruite.

Mais la collaboration ou le contact avec des civils représente toujours une inconnue car on ignore:

— Leur niveau de compétence.

En Corse, des commandos français recourent à des guides locaux pour se faire conduire à travers la montagne. Cette précaution n'empêchera pas de nombreux groupes de se perdre.

— Leur honnêteté.

Les exemples de commandos trahis par leur guide, que ce soit en Afrique ou en Europe, abondent.

Finalement, on court toujours le risque d'être reconnu.

La tentative d'enlèvement de Rommel, en Libye, fut l'affaire d'un groupe d'Anglais portant l'uniforme de la Wehrmacht. Pendant l'approche, un officier allemand reconnut un membre du commando, juif berlinois engagé comme interprète, avec qui il avait accompli ses études. L'alarme immédiatement donnée fit capoter la tentative.

L'engagement de civils dans une action militaire pose très vite le problème de l'identification. Différents procédés ont été utilisés.

1939. Un aide-mémoire de la Wehrmacht précise, dans le cas polonais, les signes suivants:
— foulard rouge avec gros point jaune au milieu,
— brassard bleu clair avec gros point jaune,
— mot de passe: écho.
1940. Des collaborateurs belges affichent des mouchoirs jaunes.

En fait, quelle que soit la situation, la présence de civils représente toujours un risque supplémentaire.

La ruse

Si la condition indispensable à tout succès se nomme surprise, celle-ci ne suffit pas toujours. Peut-être parce que le dispositif est trop important, déjà en état d'alerte, ou parce que l'on ne peut pas prendre de risque lorsqu'il s'agit, par exemple, d'empêcher une destruction. Voici quelques ruses couramment utilisées.

— Le déguisement partiel consiste à dissimuler quelque peu son uniforme pendant la dernière phase de l'approche.

1941. Devant s'emparer d'un pont solidement tenu, un commando Brandenburg se couvre de casques et de manteaux abandonnés par des réfugiés et cache les armes dessous. Simulant un groupe battant en retraite, les Allemands franchissent le premier barrage sans aucun problème. Ils poursuivent leur chemin lorsque retentit l'alarme, les Anglais venant d'éventer la ruse. La scène qui suit donne l'avantage à l'agresseur.

— Le déguisement total. Ici, aucun détail ne doit trahir le camouflage. De l'uniforme aux papiers, aux lettres de famille ou à la connaissance du pays et de la langue, tout doit concorder.

Juin 41. Des résistants ukrainiens, en uniformes de la Wehrmarcht, se glissent dans les lignes russes en se faisant passer pour des commandos russes déguisés en Allemands. Dans la confusion de la retraite, ils contribuent à faire tomber la ville de Premzyl.
Juillet 41. Un groupe de Brandenburg s'empare, en uniforme russe, d'un PC.

— Dans les tenues civiles, des électriciens aux mineurs, des cheminots aux faux réfugiés, tout est possible.

Août 68. La prise de l'aéroport de Prague par les Soviétiques va se jouer en trois tableaux:
20 h.30. Atterrissage, non programmé, d'un Antonov 22 d'Aeroflot. L'avion se range sans éveiller l'attention. Il s'agit, en fait, d'une tour de contrôle mobile.
22 h. Arrivée d'un second Antonov 22, non prévu non plus, d'où descendent 52 touristes et fonctionnaires culturels soviétiques qui se perdent rapidement dans la foule de l'aérogare.
24 h. Les faux touristes sortent les armes et se ruent à l'assaut de la tour de contrôle. Le premier Antonov s'avance, l'invasion peut débuter.

— Les faux prisonniers.

1940. Devant s'emparer d'un pont, des Allemands simulent, pendant l'approche, un groupe de prisonniers que conduit un partisan belge déguisé en gendarme. Ce cortège franchit plusieurs barrages sans subir le moindre contrôle. Arrivé au but, les masques sont jetés et la mission réussie avant que les défenseurs aient pu réagir.

— La panique.

Lorsque le dispositif défensif d'un pont paraît solide et qu'une forte cohorte de réfugiés ou de troupes se repliant l'emprunte, on obtient parfois de bons résultats en déclenchant une panique. On crie, par exemple, que le pont va sauter ou que l'ennemi arrive et l'on ponctue ces paroles par quelques rafales d'armes automatiques.

— Le faux repli.

Une compagnie américaine piétine devant un pont tenu par des Allemands. Un groupe US se couvre, alors, de manteaux et de casques abandonnés et se rue en direction des positions adverses, simulant quelques hommes se repliant avec des blessés. Pour faire vrai, la compagnie déclenche un feu d'enfer. L'incertitude ainsi créée suffit aux soldats de l'Oncle Sam pour se jeter dans les positions ennemies et s'en emparer.

— Les partisans. Solution souvent utilisée, elle représente le camouflage idéal. On voit des Anglais engager des juifs allemands, les Allemands des Polonais ou des Ukrainiens et les Israéliens un Noir américain pour jouer le rôle d'Idi Amin Dada à Entebbe.

— Les faux blessés.

Des Brandenburg revêtent des uniformes russes pour s'emparer d'un pont. Les soldats, qui ne parlent pas la langue, sont transformés en blessés. A cet effet, le sang d'un veau fraîchement tué permet d'innnonder les pansements. Succès total.

— Le coup de la grenade.

Un commando tente de s'approcher d'un pont en déguisement partiel. Démasqués au dernier moment, ces hommes sont sur le point de se faire arrêter lorsque l'un d'eux dégoupille une grenade et la tient au-dessus de sa tête. L'adversaire se jette à couvert, immédiatement suivi par la grenade. La confusion qui suit donne l'avantage à l'attaquant.

— Le faux bombardement.

Une escadrille russe bombarde un aérodrome allemand. Les défenseurs se précipitent à couvert et ne remarquent pas que des 4 derniers avions sautent 30 paras qui, dès leur arrivée au sol, détruisent 22 avions.

— L'attaque fictive.

Octobre 44. Des Américains tentent, sans succès, de prendre Aix-la-Chapelle. Un matin, une compagnie de Rangers lance une attaque, parvient à gagner quelques mètres et se retire rapidement, « oubliant » sur place une section en déguisement total. Tous ces hommes parlent couramment l'allemand. Ils doivent détruire un PC, la centrale de transmissions et interrompre le soutien. La ville tombe le lendemain.

— Les véhicules de l'adversaire.

Ardennes 1944. Les SS tentent de mettre sur pied une brigade complètement équipée de matériel et de véhicules américains ainsi que de soldats maîtrisant cette langue. En fait, on trouvera, au plus, une dizaine de chars, une quarantaine de véhicules et bien peu d'hommes remplissant les conditions. Malgré cela, différents commandos pénétreront dans les lignes américaines. Les blindés n'iront pas très loin, mais les commandos motorisés provoqueront une belle confusion.

Ce genre de ruse pose un délicat problème d'identification. Au niveau des personnes, les Anglais ordonnaient la présence d'une pièce métallique dans la poche gauche de la veste, les Américains faisant confiance aux questionnaires sportifs et patriotiques. Reconnaissons qu'aucune de ces deux solutions ne convainc vraiment.

En ce qui concerne les véhicules, les Soviétiques furent confrontés à un problème délicat lors de l'invasion de la Tchécoslovaquie. Comment différencier les véhicules des deux armées? Un ordre imposa, au dernier moment, la présence d'un carré blanc sur tous les véhicules de l'armée rouge. Cette directive n'ayant pu être appliquée partout, il s'ensuivit les scènes que l'on imagine.

— Le faux planton.

Voilà une technique soviétique actuelle. Un commando neutralise un planton de circulation et place un homme en déguisement partiel à la place. Celui-ci dirige, vers un comité d'accueil ad hoc, les véhicules ou les colonnes choisis.

— Les surprises techniques. L'apparition de nouveaux moyens provoque souvent un effet paralysant.

1940. Une section belge tient un pont. Le dispositif fait bonne impression. Quant au système de mise à feu, on le trouve dans un fortin. Un matin, la garde donne l'alerte. La section sort et voit un appareil, sans moteur, s'approcher silencieusement. Intrigués, tous regardent sans réaliser ce dont il s'agit. Soudain, le planeur pique en direction du pont. Maintenant, la section a compris, mais il est déjà trop tard. Les commandos jaillissent de l'appareil et s'engouffrent dans l'abri; le pont est pris.

Et le droit de la guerre dans tout cela? Certes, de nombreuses ruses transgressent catégoriquement les principes émis par ces conventions. Mais reconnaissons aussi que ces lois ne sont guère précises dans le domaine

des commandos. Pensons simplement à l'uniforme. Les tenues de camouflage tendent à se ressembler toutes, à quoi il faut ajouter celles en mauvais état, les versions fantaisistes ou les différents moyens de protection improvisés contre le froid ou la pluie. Alors, qu'est-ce qu'un uniforme?

Laissons la polémique aux juristes, et constatons simplement que de nombreuses armées ont, au cours de la Deuxième Guerre mondiale, violé le droit de la guerre. Remarquons aussi, et le procès de Nuremberg nous le prouve, que ce qui compte, à la fin d'un conflit, c'est bien le fait d'appartenir au camp du vainqueur car c'est lui qui définira, en fin de compte, la manière dont les lois auront à être appliquées.

L'appui

Si certains raids se déroulent de façon autonome, d'autres bénéficient d'un appui. Il peut s'agir:

— D'une attaque aérienne de diversion.

Des avions mitraillent un objet afin de créer la confusion nécessaire à la dernière phase de l'approche ou de couvrir le bruit des cannots d'assaut.

— De l'engagement de différents commandos.

Une importante formation allemande, chargée sur un train blindé, pénètre en Pologne afin d'empêcher la destruction d'un pont ferroviaire situé à Dirschau, et ce avant le début de l'invasion. Plusieurs petites gares devant être franchies avant d'atteindre l'objectif, des commandos indépendants sont engagés pour en neutraliser le personnel. Ces actions réussissent, mais le pont saute tout de même, parce que le convoi arrive au but avec trois minutes de retard sur l'horaire normal, détail suffisant au déclenchement de l'alarme.

— D'un détachement précurseur.

A Entebbe, des balises déposées sur l'aérodrome par un groupe avancé guidèrent l'atterrissage des avions israéliens.

— D'un appui conventionnel.

1943. Des commandos allemands, débarquant dans des îles de la mer Egée, disposaient à cet effet d'un appui aérien. La direction du feu était organisée de la manière suivante:
— demande d'appui de feu: lampe rouge dirigée vers l'ennemi,
— emplacement des premiers éléments: fumée orange.

— De l'engagement de troupes destinées à couvrir la retraite.

Lors de l'attaque de la station radar allemande Bunewal, sur la côte normande, des éléments de la marine assurèrent la retraite des paras et de leur butin.

Le comportement au but

Une fois la mission accomplie, trois réactions sont prévisibles:
— certains détachements tiennent leur objectif jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde,
— d'autres s'exfiltrent ou se dirigent vers un nouveau but,
— ou alors se fondent parmi la population dans l'attente d'une prochaine action.

Dans le premier cas, la présence d'une solide réserve offre au défenseur toutes les chances de reprendre son objectif. N'oublions pas que le commando affaibli par un combat ne dispose guère de munitions, peut-être même d'aucun appui et se bat le dos au mur. Ici, il importe d'agir vite, car le temps joue en faveur de l'agresseur.

Autre problème: la prise de contact avec les premiers éléments ou le retour dans les lignes lors d'engagements en déguisement total. En effet, le maintien du secret empêche souvent une information complète des premiers éléments. D'autre part, l'extrême tension caractérisant les détachements de pointe les rend nerveux de la gâchette. Il en découle des prises de contact délicates et plus d'un commando s'est fait mitrailler, par ses propres amis, lors de la jonction.

Les enseignements

Quelles leçons pouvons-nous tirer de ces multiples exemples? Evitons d'emblée le piège de la recette de cuisine en laissant de côté les actions victorieuses. Celles-ci sont, par définition, toujours opportunes, bien montées, parfaitement commandées et leur étude n'apporte pas grand-chose.

Intéressons-nous plutôt à l'analyse des échecs censés nous démontrer les faiblesses de ces raids. Cinq catégories de problèmes se dégagent rapidement.

1. Des défenseurs bien instruits. De nombreux raids échouent parce que des sentinelles décèlent l'approche de l'ennemi, éventent une ruse ou déclenchent l'alarme à temps. Parfois aussi, l'attaquant se heurte à un dispositif bien conçu et efficacement rodé.

1939. 180 secondes de retard d'un train suffisent à déclencher une alarme qui garantira la destruction d'un pont.
1940. Des ponts belges sautent au nez des commandos parce que l'alarme a bien fonctionné.
1940. Des tuyaux placés sur un aérodrome hollandais empêchent un aérotransportage.
1942. Un raid motorisé de plus de 2500 km d'un bataillon anglais capote face à une sûreté allemande attentive.

2. L'erreur humaine. On oublie souvent, en évoquant les possibilités ennemies, de penser à l'erreur humaine. Seuls le système d'armes et ses possibilités reçoivent une place dans nos appréciations. Or, des erreurs, il y en a à la guerre autant que lors de nos manœuvres.

On voit des patrouilles se tromper en lisant la carte ou ne pas trouver leur but. Il y a des parachutistes lâchés au mauvais endroit, à un moment inopportun ou à une altitude désavantageuse. Et puis, il y en a d'autres qui se font prendre, qui disparaissent ou qui rentrent piteusement, n'ayant pu s'infiltrer dans le dispositif ennemi.

3. Le manque de renseignements. Entre les informations qui ne sont plus actuelles, les fausses, les mal interprétées, les non transmises, les manquantes et toutes celles que l'on a refusé de prendre en considération, cela fait beaucoup de sources d'erreurs qui se concrétisent ainsi:

1943. Les Russes lâchent des paras juste sur une formation mécanisée ennemie: un désastre.
Des commandos allemands prennent un pont, qui explose tout de même parce que l'adversaire dispose d'une commande à distance pour déclencher les charges.
Des Anglais attaquent le PC de Rommel, mais celui-ci est absent ce jour-là.

4. Une préparation insuffisante. Toutes les actions militaires de temps de guerre ne sont pas, et de loin, des modèles, que ce soit dans la préparation ou dans l'exécution.

1942. Différents aéroportages russes échouent ou piétinent à la suite de préparations peu convaincantes. Un bataillon

s'empare d'un aérodrome mais doit attendre cinq jours des renforts. Un autre se fait larguer, par grand froid et en pleine tempête de neige, à 15 km de l'endroit prévu, et cela dans le désordre le plus total. Il paraît même que des hommes, faute de matériel, auraient sauté sans parachute.
1944. La dernière action aéroportée allemande échoue complètement. Lâchés dans la nuit, alors que les bombes éclairantes sont déjà éteintes, les paras atterrissent, complètement dispersés, en plein dispositif ennemi et ne peuvent que s'exfiltrer en petits groupes.

5. La malchance. Voilà aussi un facteur trop souvent oublié. Elle frappe aveuglément n'importe qui et n'importe quand. Elle pénalise le raid le mieux monté comme le plus improvisé.

1941. Un commando SAS parachuté en Libye se fait surprendre par une tempête de sable mémorable. Résultat: 22 survivants sur 60 hommes, et un échec total.
La tentative d'enlèvement de Tito avorte parce qu'un chien aboie à l'approche des commandos.
Des paras allemands s'emparent du pont enjambant le canal de Corinthe. Pendant qu'il se retire, un officier anglais parvient, d'un coup de fusil, à faire exploser les charges, le pont et quelques Allemands avec.

Que pouvons-nous en conclure?

Cette énumération nous permet de nuancer quelque peu la menace que représentent les actions sur les arrières. Si le raid planifié dans les moindres détails apparaît, nous l'avons vu, comme un danger sérieux, il reste, pour des questions de temps, d'effectifs et de renseignements, une exception. Quant aux actions préparées superficiellement, elles ne peuvent qu'exploiter les insuffisances des positions adverses. De plus, une vigoureuse réaction du défenseur parvient souvent à en compromettre le résultat.

Un autre aspect du problème ne saurait être ignoré. Il s'agit de la «parachutite», cette psychose collective, conséquence immédiate et automatique des actions sur les arrières. Répandue par la rumeur, elle se concrétise par une avalanche de fausses nouvelles aussi extravagantes qu'alarmantes. Parfois même, l'engagement de moyens techniques tente d'amplifier le problème.

On voit, à plusieurs reprises, les Allemands larguer des bruiteurs automatiques, des poupées ou de faux documents destinés à une prétendue cinquième colonne.

Les réactions ne se font guère attendre. L'incertitude, la peur, et voici qu'apparaissent partout des parachutistes, voici chaque lueur transformée en un signal secret, voici que chaque odeur provoque une alarme chimique.

Malgré son aspect redoutable, on peut, ici aussi, nuancer cette menace. Source de confusion considérable au niveau du SR, cause de paralysie provisoire du trafic, la «parachutite» peut être combattue par une information précise avant le combat et par le sang-froid et la sérénité des chefs, pendant celui-ci.

Eléments de prospective

Comme nous n'avons nullement l'intention de préparer la dernière guerre, tentons d'extrapoler quelque peu. Cette menace est-elle encore actuelle et dans quelle mesure pourrait-elle se concrétiser dans un conflit futur?

Différents éléments d'appréciation nous facilitent le travail.

— Les résultats très largement positifs enregistrés dans le passé avec des actions sur les arrières constituent non seulement un réservoir d'expériences positives, mais aussi une invite à récidiver.
— L'évolution de la technique, que ce soit dans le domaine des transports ou des moyens de destruction, augmente les possibilités d'intervention des commandos.
— La vitesse impressionnante avec laquelle les forces du PAVA prétendent enfoncer les défenses adverses les contraint à recourir à des actions sur les arrières.
— Finalement, l'augmentation constante de l'effectif des aéroportés, l'apparition de brigades de diversion et la présence, pendant les troubles de Varsovie, de soldats «polonais» ne parlant pas la langue locale, laissent supposer que ce genre d'engagement semble passé dans les mœurs.

En résumé, les expériences réalisées, l'évolution technique, la présence de spécialistes et les exigences tactiques et opérationnelles font des actions sur les arrières une menace réaliste avec laquelle il faudra compter.

Et le cas suisse dans tout cela?

Trois objectifs pourraient tenter un adversaire potentiel.

a) Retarder la mobilisation. Une série d'actions réalisées pendant la mobilisation, par de petits groupes en déguisement complet, déjà sur place ou infiltrés juste avant, seraient susceptibles de causer bien des soucis, voire de perturber cette phase délicate.

Pensez à l'utilisation de techniques terroristes contre des objectifs tels que le Palais fédéral lors de l'élection du Général, des studios radio/TV, des centres administratifs du DMF, des arsenaux ou des gares. Quelques dizaines de voitures piégées à la libanaise, quelques sabotages bactériologiques ou chimiques, les moyens ne manquent pas.

D'autant plus que l'essentiel ne réside pas, ici, dans l'importance des dégâts, mais bien plutôt dans l'effet psychologique frappant de plein fouet une opinion publique non préparée, avec les conséquences négatives que l'on peut imaginer pour l'armée.

b) Désorganiser l'armée. Rappelez-vous la confusion énorme créée, dans les Ardennes en 1944, par quelques détachements SS déguisés en Américains. Maintenant, admettons qu'une compagnie de diversion, engagée sous la forme de commandos de quelques hommes, soit infiltrée sur le Plateau en déguisement total dans le but de désorganiser. Avec la densité extrême de troupes de toute sorte s'entrecroisant dans tous nos villages, à quoi s'ajoutent les formations en déplacement, celles reconnaissant des ripostes, les explorateurs, les échelons de commandement, de soutien, et j'en oublie, on obtient un nombre de véhicules rendant le contrôle du trafic difficile. Ici aussi, le but ne réside pas dans les dégâts occasionnés, mais dans l'insécurité, la peur, la méfiance excessive des sûretés, les fausses nouvelles,

les alarmes inutiles, autant de réactions rendant la pratique du commandement ardue, les mouvements lents et la confiance envers l'armée relative.

c) Empêcher des destructions. Aucune armée ne dipose de moyens de franchissement en quantité telle qu'elle puisse se permettre d'ignorer nos ouvrages minés. Quant à la reconstruction de ceux-ci, elle exige un investissement de temps peu réaliste. Eviter la destruction d'un certain nombre d'objets essentiels représente donc une priorité absolue. Or, comme nous disposons, en la matière, du système le plus perfectionné de la planète, un adversaire potentiel serait bien contraint de recourir à des actions préventives, à la ruse ou à la surprise technique. De plus, l'emplacement de ces ouvrages lui étant connu, rien ne l'empêche de préparer, en temps de paix déjà, de tels engagements.

Diversion, raid, sabotage, désorganisation, il n'y a rien de révolutionnaire dans tout cela. Tous ces procédés ont déjà été utilisés ailleurs avec succès.

Que pouvons-nous faire?

Nous avons les moyens de contrer cette menace. Cela présuppose un effort particulier porté, par les commandants, sur cet aspect du combat dans le cadre de l'instruction. Quels buts devons-nous atteindre?

— Il nous faut combattre préventivement la «parachutite» en l'intégrant à tous nos exercices.

— Nous devons vaincre la naïveté du citoyen-soldat pour qui la ruse est parfois difficilement concevable et lui imposer un comportement de combat un peu moins commode.

— Finalement, il est urgent d'améliorer encore l'efficacité de nos sûretés, que ce soit la garde des cantonnements ou les sentinelles extérieures.

Et où donc trouver le temps nécessaire à cette instruction?

En fait, nul besoin de nouveaux exercices ou de théories supplémentaires. Mieux accomplir ce que nous faisons déjà, voilà le secret. Trois domaines doivent retenir notre attention:

— les exercices d'engagement,
— le service de garde,
— l'engagement de marqueurs.

Quelle méthode utiliser?

— Informons mieux nos hommes. Les présentations d'exercices ou les critiques permettent d'évoquer les raids avec leur cortège de ruses, de techniques et de procédés de combat. Elles nous donnent aussi l'occasion de décrire les parades possibles.

— Soyons plus conséquents. Engager des espions, des marqueurs contre nos PC et installations de soutien, c'est très bien. Ne pas prendre de mesures énergiques alors que l'on y entre parfois comme dans un moulin n'est guère conséquent. Le jour où l'on réagira fermement à l'égard des sentinelles qui se laissent surprendre, des chefs dont les dispositifs sont des passoires ou contre le manque d'effectifs, aussi, qui empêche l'organisation

d'une garde sérieuse, la situation évoluera rapidement.

— Exigeons plus de nos gardes. Que le drame débute, ici, dans certaines casernes dont la garde doit surtout savoir ne pas déranger est une chanson connue. Evidemment, il y a des servitudes, un mélange militaire-civil de locaux qui ne facilite pas le service de garde. Il n'en demeure pas moins que des prescriptions imprécises créent de fausses habitudes. Même danger avec le fait de considérer l'uniforme ou un appel de phare de voiture blanche comme un laissez-passer valable. Certes, l'introduction de la munition représente un progrès. Malheureusement, la prescription interdisant de tester ce genre de garde fait trop souvent office d'oreiller de paresse. N'oublions jamais que la munition, à elle seule, ne garantit pas la qualité et l'efficacité de la garde; elle n'est qu'un moyen. Seuls des contrôles fréquents, une instruction intensive et une attitude implacable envers les infractions les plus minimes permettent d'atteindre le but.

Conclusion

Alors, ces raids, sont-ils vraiment si redoutables? Le maréchal Rommel en évoque les aspects militaires ainsi:

«En général, ces opérations étaient exécutées à l'échelle réduite par des commandos dépendant du colonel Stirling. Il arriva que ces commandos, partis de Koufra ou de la dépression de Quattara, allèrent opérer en Cyrénaïque, causant des dommages importants et semant le trouble parmi les Italiens...

»En même temps, les Britanniques multipliaient leurs coups de main contre nos lignes de communication. Suivant un plan habilement conçu, le Longe Range Desert Group avait entrepris de détruire des poteaux télégraphiques et de se livrer à mille autres sabotages de ce genre. Ces patrouilles étaient extrêmement difficiles à surprendre, car elles ne faisaient que de furtives apparitions, après lesquelles elles s'évanouissaient dans le désert sans laisser de trace.»

Le second témoignage émane du major Eddy Bauer. Il décrit la manière dont la «parachutite» s'est manifestée chez nous pendant la guerre:

«A plusieurs reprises, nos troupes assistèrent à la descente de parachutistes isolés ou largués par petits groupes, dont la recherche, comme de juste, n'aboutit jamais à aucun résultat positif...

»Les parachutistes rentrés dans le néant, chaque matin, en revanche, s'accumulaient sur notre bureau des rapports provenant des troupes qui signalaient des lumières suspectes, des émissions de fumée ordinairement vertes, des signaux lumineux transmis à des destinataires inconnus dans des codes indéchiffrables... Dans certaines unités, des détachements étaient tirés de leur sommeil presque toutes les nuits, pour courir sus à des malfaisants tireurs de fusées, et, chaque matin, ils rentraient naturellement bredouilles...

»On nous signala des bouquets de fusées vertes que tiraient, de vingt en vingt minutes, des agents de l'Intelligence Service, de la région de la plage de Neuchâtel, pour guider sur Milan, Gênes ou Turin, les bombardiers de la RAF qui les survolaient à 5000 m d'altitude. Telle était l'interprétation absurde qu'un officier de renseignements tirait des étincelles émises par le trolley du tram roulant de Neuchâtel à Saint-Blaise.»

Ne pas sous-estimer cette menace sans fabriquer, à l'avance, une «parachutite», voilà notre problème. Cette tâche est, sans conteste, à la portée de chaque commandant. En préparant votre prochain cours, pensez-y!

P.-G. A.

Sources

H. Götzel: *Gen Student und seine Fallschirmjäger.*
H. Austermann: *Von Eben E mael bis Edewechter Damm.*
W. Brockdorf: *Geheimkommandos des 2. Weltkrieges,*
H. Spaeter: *Die Brandenburger.*
O. Skorzeny: *La guerre inconnue.*
C.N. Donelly: *Les opérations sur les arrières de l'ennemi.*
Vereinigung Schweizer Nof: *Kriegsbild: Luftlandungen.*
Général Gambiez: *Bataillon de choc*
W. Bertold: *Division Brandenburg.*
P. Yung: *Les commandos.*
H. Kriegsheim: *Die geheimnisvollen Bandenburger.*
J. Bourdier: *Les commandos du désert.*
J. Ladd: *Commandos and Ranger of World War II.*
H. Schindler: *Mosty und Dirschau.*
A. Buchner: *Kommando Unternehmen.*
H. Meyrowitz: *Les op de commando et le droit de la guerre.*
E. Bauer: *Parachutistes et 5e colonne.*
Service historique, Armée de terre: *Journaux de marche du French Squadron SAS en Libye.*
Maréchal Rommel: *Guerre sans haine.*
M. Sicard: *Les armes de Kolwesi.*
R. Flamand: *Opération Entebbe.*
Armeekommando: *Lehren aus dem Kreig.*

Communiqué de l'association de soutien du pavillon de recherches Général Guisan

L'ASPRGG a tenu sa 9e assemblée générale le 12 avril dernier à Pully.
En présence d'une trentaine de membres, le col EMG Michel communiqua son rapport présidentiel pour l'exercice 1983-1984, qui mentionna essentiellement:
— le résultat de la récente action de recrutement (admission de 26 nouveaux sociétaires);
— l'augmentation progressive du taux d'occupation du Pavillon;
— la nomination de l'adj sof G. Bulloz en qualité de nouvel intendant et diverses améliorations apportées à l'exploitation des locaux.

Un rapport complémentaire du colonel EMG Reichel cita les activités du Centre d'Histoire et de Prospective Militaire depuis l'été 1983 (en particulier le Symposium international d'histoire militaire tenu les 9-10 septembre à Pully), puis esquissa les projets élaborés pour une prochaine extension des travaux du Centre.

Au chapitre des finances, les comptes annuels, le bilan et le budget pour 1984-1985 furent adoptés sans opposition après que le caissier ait annoncé le bon résultat de l'exercice écoulé puis laissé entrevoir la prochaine fin d'amortissement de l'emprunt contracté pour la 2e phase de transformation du Pavillon.

L'assemblée accepta ensuite les propositions du comité touchant:
— l'installation du chauffage central au mazout, dont la pose s'effectuera en juillet 1984;
— une révision générale des statuts datant de 1975, ainsi que
— l'organisation d'une excursion à Saint-Maurice et Champex.

A l'heure des élections, l'exécutif de l'ASPRGG fut reconduit comme suit:

Président: col EMG J. Michel, **Corseaux**.
Vice-présidents: col M. Schmidt (SVO), **Echallens**, et maj G. Olivet (CHPM), **Lausanne**.
Caissier: cap Qm C. Tuchschmid, **Noville**.
Secrétaire: Mme F. Revaz, **Lausanne**.
Adjoints: col EMG D. Reichel, **Morges**; maj J. Devenoges, **Genève**; adj sof G. Bulloz et sgt P. Vuillemin, **Lausanne**.

Quant à la commission de vérification des comptes, elle se composera de: Président: col E. Hausherr, **La Conversion**; membres: plt J. Desgraz, **Puidoux**, et compt SCF E. Humbert-Droz, **Lausanne**; suppléant: col H. Michaud, **Vevey**.

Après les opérations statutaires, l'assemblée eut le vif plaisir d'entendre un remarquable exposé du divisionnaire Daniel Jordan, chef d'arme de l'artillerie, intitulé «Artillerie d'aujourd'hui et des années 90». J. M.